

POUR LE MONDE ILLUSTRE

L'ARBRE

*Dans le parc égayé d'eau vive et de statues,
Le vieil orme, debout naguères, est tombé :
Un bûcheron, bras nus, et le torse courbé,
Taille et lie en fagots ses branches abattues.*

*On a creusé profond à sa base, et soudain,
Faisant craquer d'un coup ses racines dernières,
En travers de l'allée au sable sans ornières
Il s'est couché, l'honneur antique du jardin.*

*La chute du haut tronc a froissé quelques plantes
Et meurtri le tapis naissant du boulingrin.
Cur avril règne, et sous l'espoir du ciel serein
La terre a retrouvé ses floraisons brillantes.*

*L'oiseau chante, l'eau jase et le parc rajouit ;
Mais le vieil orme est mort, foudroyé l'autre année,
Et, ce printemps, sur sa ramure calcinée
Nul rossignol n'était venu faire son nid.*

*Pauvre arbre, je te plains — La terre qui s'exhausse
Autour du sombre trou que ton pied a rempli
Marque un lugubre arrachement, et recueilli,
Je viens y méditer comme au bord d'une fosse.*

*Je te plains. Je t'aimais, vieil orme, et vins souvent
Rêver tranquille, sous ton ombre harmonieuse,
Quand tes rameaux jouant avec ceux de l'yeuse
Se laissaient caresser par les doigts fous du vent.*

*Pauvre arbre, qui demain seras de la fumée !
Au crépuscule, assis dans l'odorant gazon,
J'ai souvent regardé sur le même horizon
La ligne que faisait ta forme accoutumée.*

*Qu'un sceptique sourit et me raille à plaisir !
O Nature éternelle en tes métamorphoses,
L'homme se sent au cœur une pliée des choses
Et pleure également tout ce qui doit mourir.*

*Helas ! le triste avril viendra pour moi, cher arbre,
Il viendra le jour, certe, où je ne verrai plus
Même la place où tu croissais sur ce talus,
Ni le parc, ni l'allée aux fantômes de marbre.*

*Un doigt de flamme aussi viendra sécher mon front,
Et comme toi j'aurai mes branches délaissées,
Et fugitif essaim, mon âme et mes pensées
Vers d'autres cieux à tout jamais s'envoleront !*

MARC LEGRAND.

34 rue Gay-Lussac, Paris.

SOUVENIRS DE ROME

III^e LETTRE

C'était le 10 mars 1868 que nous arrivions à Rome. Nous fûmes reçus avec tous les honneurs militaires et nous marchions, musique en tête, pour nous rendre à la basilique de Saint-Pierre.

En passant devant le Vatican, le Saint-Père, de sa enêtre, nous donna sa bénédiction ; puis nous entrâmes dans le célèbre temple, le plus grand, le plus beau du monde. Nous nous prosternâmes devant le tombeau du Prince des Apôtres, le suppliant d'accepter notre sacrifice pour l'Eglise dont il est la pierre angulaire.

De là, nous nous dirigeâmes vers le monastère des Franciscains, où nous devions être casernés.

On nous donna à chacun un *campis*, sorte de lit de camp consistant en une forte toile à deux larges ourlets formant coulisses. Dans ces ourlets, deux forts bois ronds passés, et à chaque bout, ces montants s'emboîtent dans de fortes anneaux de fer plat brasés aux angles d'un tréteau de fer. Là-dessus, un matelas d'un pouce et demi d'épaisseur, un oreiller long et large comme la moitié d'un mouchoir de poche, assez épais pour qu'on puisse le fourrer dans une poche de pardessus ! Deux draps de lit bien rugueux, une couverture de laine, c'était tout. Dès le lever, ce lit, je veux dire le matelas, la couverture et les draps, devaient être pliés, le matelas formant une espèce d'S rentré en lui-même, les draps, la couverture et l'oreiller bien pliés mis sous la partie supérieure du matelas ainsi plié.

Le soir à sept heures, tout le monde doit être rentré pour répondre à l'appel qui se fait dans chaque

chambrée. Après l'appel, nous faisons la prière en commun, après quoi, on peut causer, s'amuser entre soi jusqu'à l'extinction des feux, que les clairons sonnent dans toutes les cours des casernes à dix heures.

Alors tout rentre dans le silence ; toutes les lampes, chandelles, bougies que chacun peut avoir, doivent être éteintes ; il ne reste que la veilleuse pâle et tremblante de chaque chambrée.

Mais, les premières nuits, malgré le grand silence de la Ville Eternelle, troublé seulement de quart d'heure en quart d'heure, par les sonneries des horloges de toutes les églises — ce qui est d'une très grande poésie, chaque cloche ayant un son différent : ce qui forme une réelle harmonie — je ne pouvais m'endormir : ma pensée était au Canada, au milieu de vous, chers parents.

Longtemps, bien longtemps, j'étais dans une sorte de demi-somnolence ; je croyais m'être à peine endormi, que les clairons sonnaient le réveil ! ce qui, pour quelqu'un qui n'est pas encore habitué, cause une surprise presque toujours désagréable, ce bruit assourdissant et subit vous éveillant en sursaut, coupant rêve ou cauchemar, qui disparaissent au premier coup de trompette !

Nous n'étions pas encore zouaves, nous n'étions pas encore *immatriculés*, suivant le terme employé, mais cela ne dura guère. Le dixième ou le douzième sur la liste, j'eus pour numéro matricule 7,547 ; l'après-midi, nous étions habillés.

On a plus de considération pour nous que pour toute autre nation, puisque nous sommes venus de si loin offrir nos vies au Souverain Pontife. D'autre part nous étions bien résolus à mourir pour lui, puisque, on se le rappelle, nous avions juré devant l'autel, à Notre-Dame de Montréal, de ne pas souiller notre drapeau.

Notre équipement se compose de l'uniforme, du fusil, du sabre-baïonnette, du havresac, du sac à broches, du sac à pain, des cartouches, etc.

Tout cela n'était pas de première fraîcheur, surtout mon fusil qui était couvert de rouille : c'était un vieux *flingot* garibaldien. (*) Je passai toute une après-midi à le fourbir, mais je n'y réussis que médiocrement.

Le lendemain, on nous fit la *théorie sur la manière de faire le sac*. Le caporal de chaque escouade nous montra comment il fallait plier et rouler notre toile de tente, notre manteau et notre demi-couverture, qui se bouclent sur le sac, comment y placer nos piquets de tente et la *gamelle* — oh ! la précieuse et inséparable gamelle ! Tout ce bazar en miniature pèse au moins soixante-dix livres !

Le quatrième jour commencent les *exercices*. Les officiers du 3^e dépôt nous divisèrent par escouades, ayant chacune un caporal instructeur. Le mien est le caporal Lipmann, un Prussien qui sait parler plusieurs langues.

Rien de plus réjouissant que de nous voir, sur deux rangs ou sur un seul, dans la position du soldat sans arme — ce que les anciens, toujours portés à rire de tout, traduisent par : position du soldat sans le sou !

Le caporal commande :

—Garde à vous ! Tête droite !

Il faut tourner la tête à droite sans remuer le corps les pieds bien joints des talons, les pointes des pieds en dehors, de façon à former presque l'équerre ; les bras pendants, naturellement, les paumes des mains en dehors, les doigts joints, le petit doigt à la couture du pantalon.

Au commandement de :

—Fixe !

Toutes les têtes doivent reprendre la position naturelle.

—Tête gauche !

Tous ensemble, sans hésitation, doivent tourner la tête à gauche, sans bouger le corps ni les jambes.

—Fixe !

Toutes les têtes reviennent à la position normale. Figurez-vous si c'est amusant ! Mais enfin, il paraît qu'il faut savoir *vivier* l'occiput de tous les côtés, pour

(*) Notre ami doit faire erreur : l'arsenal du Saint Père était bien fourni en armes, ces armes ayant été, en grande partie, données en cadeau au gouvernement Pontifical par les Comités d'Europe, les grandes manufactures d'armes, les nobles, etc.—N. de la R.

aller sur le champ de bataille. Et comme c'est pour le Saint Père, nous virons, nous revirons, nous dévirons durant des heures, ne gardant de ce gracieux exercice que des attaques plus ou moins fortes de torticolis. Car vous saurez que, quand le mouvement n'est pas très bien exécuté, le caporal nous laisse toute la ligne tête à droite pendant dix minutes, durant lesquelles il fait un tas d'explications rien que pour nous laisser nous tordre le cou tout à notre aise. Et gare à celui qui fait le moindre mouvement ! Le caporal, de sa plus grosse voix, lui f...lanque quatre corvées à l'œil, où c'est le nez qui n'est pas à la fête ! Je vous expliquerai cela une autre fois.

Nous sommes casernés dans le couvent de Saint-François d'Assise même ; dans le jardin, existe encore, entouré de la plus grande vénération, l'oranger planté par ce grand saint. Le jardin est superbe, bien planté d'orangers, de citronniers, avec des vignes en espalier le long des hauts murs de pierre brute, recouverte de chaux. Tout autour du jardin, dans l'enceinte, se trouve un magnifique chemin de croix dans le genre de celui que nous avons au cimetière de la Côte des Neiges.

L'église San-Francesco est très ancienne et possède les corps de plusieurs saints. Tous les jours, il s'y dit des messes de cinq heures du matin à midi.

LÉON DES CARRIÈRES.

ASTRONOMIE

LA LUMIÈRE CENDRÉE DE LA LUNE

Outre la partie brillante de la lune, celle que le soleil éclaire directement, le disque lumineux offre dans sa partie obscure, à certaines de ses phases, une lueur beaucoup plus faible qu'on désigne sous le nom de *Lumière cendrée*.

Cette lumière est facile à distinguer à l'œil nu, et tout le monde peut la voir quelques jours avant ou après la nouvelle lune, alors que ce satellite ne nous apparaît encore que sous la forme d'un croissant délié.

Toute la partie de l'hémisphère tournée vers nous, que ne frappent point les rayons du soleil, s'aperçoit néanmoins distinctement, de manière à terminer le cercle entier du disque, mais cette lueur est faible et comme phosphorescente. Cette lumière de la lune nouvelle nous apparaît dès que le croissant est visible, et ne disparaît guère avant le premier quartier ; de même, au déclin de la lune, elle devient visible un peu après le dernier quartier, pour ne disparaître qu'avec la lune elle-même. MM. Schröder et Lalande nous assurent que c'est vers le troisième jour qui suit ou qui précède la nouvelle lune, qu'elle est la plus vive.

Tout le monde peut remarquer que la partie brillante du disque paraît sensiblement déborder le contour de la partie que la lumière cendrée rend visible : mais c'est là une illusion produite par le phénomène optique de "l'irradiation" qui donne aux objets une dimension apparente d'autant plus grande, qu'ils sont éclairés d'une lumière plus vive.

L'intensité de la lumière cendrée peut-être assez forte pour qu'on distingue les plus grandes taches de la lune, même à l'œil nu. Mais si l'on emploie une lunette d'une certaine puissance, beaucoup plus de détails deviennent perceptibles.

Grâce aux lunettes, on peut voir aussi la lumière cendrée beaucoup plus longtemps qu'à la vue simple ; d'après Arago, Schröder l'aurait observée trois heures après le premier quartier, en se servant d'un grossissement de 160 fois appliqué à un télescope de 2m 3, de foyer.

Les anciens qui n'avaient pas de notions aussi positives que de nos jours sur l'astronomie physique, regardaient cette lumière comme produite par une sorte de phosphorescence de la surface du globe lunaire. On va voir que l'explication est trop simple pour qu'il ne reste plus de doutes sur cette lumière. Selon la plupart des astronomes, c'est Moestlin qui, en 1596, reconnut que la lumière cendrée est la lumière même de la terre, réfléchiée sur la lune par les phases